

l'hospitalité d'un compositeur hollandais, Verhulst (1), artiste de grande valeur, très lié avec Mendelssohn. Mais ce voyage ne fut qu'un court repos. De 1853 à 1854 l'état de Schumann ne fit que s'aggraver. L'exaltation fébrile, les surexcitations mentales devinrent si aiguës qu'il fallut le soumettre à une surveillance de chaque jour. Ses idées inclinaient visiblement à la folie et à la monomanie du suicide. On évitait de laisser des couteaux entre ses mains, on l'empêchait de rester seul auprès des fenêtres. Ces accès de délire intermittent se terminèrent par une catastrophe.

Dans la nuit du 7 février 1854, Robert Schumann sortit de chez lui en robe de chambre pour aller se précipiter dans le Rhin. Sauvé par des bateliers, il ne devait plus retrouver la raison, paralysée avec le corps. Conduit dans une maison de santé près de Bonn, il y mourut fou le 29 juillet 1856. Il laissait après lui une admiration ardente et zélée, et de toutes la plus dévouée, celle de Mme Robert Schumann. Grâce à elle, on peut dire que l'influence du compositeur et du réformateur s'est perpétuée sans interruption. Il faut honorer cette foi vivace, cette conviction profonde, cette fidélité par delà le tombeau. Clara Wieck, jeune fille, avait déterminé la vocation de Schumann; devenue sa femme, elle a exalté son œuvre et l'a fait en quelque sorte survivre à lui-même.

J'ai eu l'honneur de recevoir la visite de Mme Schumann lors de son dernier voyage à Paris, et je lui ai entendu exécuter chez Erard, *Kreiseriana*, les scènes de carnaval, et quelques autres pièces de son mari. La vogue n'était pas encore aux audaces harmoniques. Mme Schumann ne produisit pas tout l'effet qu'elle était en droit d'espérer. La faute en était peut-être au choix des morceaux, peut-être aussi au caractère particulier de l'interprétation. Comme virtuose, Mme Schumann réalisait le type le plus accusé de l'école de Mme Farrenc: précision, fermeté, accentuation sobrement colorée, mais par contre absence d'imprévu, manque de puissance communicative.

Les portraits de Robert Schumann donnent l'impression d'une nature énergique. La tête est forte, les traits vigoureusement accusés n'ont rien de l'idéal rêveur et fantastique auquel font songer ses compositions. Le front développé, les yeux au regard ferme affirment un penseur. Le menton à fossettes, la bouche grande, le nez aquilin, la face entièrement rasée, complètent cet ensemble qui tient à la fois du philosophe, du rhéteur et du ministre protestant.

MARMONTEL.

WAGNER

JUGÉ PAR

JACQUES OFFENBACH.

Ce n'est pas impunément que les musiciens parlent musique. Rien n'est pour eux aussi difficile et aussi dangereux. Leurs nerfs délicats à l'extrême s'irritent de peu. On ne saurait croire combien il est aisé de froisser Pierre, Paul.....et même Jacques.

Que de fois n'ai-je pas vu Adolphe Adam qui faisait en 1854, la critique musicale dans l'*Assemblée nationale*,

(1) Mlle. Verhulst, pianiste d'une virtuosité transcendante, a été la pensionnaire de Sa Majesté Néerlandaise, à Paris, et j'ai eu l'honneur de la compter parmi mes élèves.

se morfondre, à bout d'expédients, pour éviter de blesser ses confrères.

"Voilà où nous en sommes!" me dit-il un jour. Hier, je rends compte d'un opéra-comique, je comble l'auteur de louanges, et je termine mon article par ces mots: "C'est presque un chef-d'œuvre." Il m'écrivit ce matin: "Votre article est parfait. Il n'y a qu'un mot de trop."

"Vous croyez que c'était le mot chef-d'œuvre? Ah! bien oui! c'était le mot *presque*."

Aussi me garderais-je de critiquer en quoi que ce soit nos jeunes maîtres. Quelques-uns ont un très-réel talent. Combien ils en auraient d'avantage s'ils avaient plus confiance dans leurs propres ailes! Tous sont paralysés par cette tête de Méduse qui leur sert d'objectif: celle de Richard Wagner.

Ils prennent pour un chef d'école cette individualité puissante. Les procédés nés avec lui mourront avec lui. Il ne procède de personne, personne ne vivra de lui. Exemple merveilleux de génération spontanée: Richard Wagner, inscrit sur l'état civil du mont Parnasse "père et mère inconnus," n'aura pas de descendance. C'est une aurore boréale que l'on a prise pour le soleil.

Ce novateur est pétri dans un limon absolument classique. Il connaît à fond les anciens, les maîtres féconds: les Haendel, les Bach, et surtout Gluck. Je l'en félicite. Sans leur rien prendre, il s'est imprégné d'eux. Wagner et ses adeptes représentent, nous dit-on, "la musique de l'avenir." A quelle échéance placez-vous cet avenir? Voilà bientôt trente-cinq ans que *Tannhäuser* et le *Lohengrin* ont eu leur légitime succès. Où donc est leur progéniture? Qu'ont-ils engendré? Si Wagner était un chef d'école, son école serait en pleine splendeur.

Je vois bien des compositeurs qu'il a troublés; je n'en vois pas qu'il ait inspirés.

Non, Wagner n'est pas un chef d'école.

Depuis bien des années, on a représenté sur les principales scènes de l'Allemagne de soi-disant opéras "à la Wagner." Demandez au public quels sont les titres de ces opéras, quels sont les noms de leurs compositeurs.

On a fait exécuter à Munich, à Berlin, à Vienne quelques opéras de Wagner autres que ceux que j'ai nommés plus haut. Chaque tentative s'est faite au son des fanfares. Le triomphe a précédé l'œuvre, il ne l'a pas suivi.

Don Juan a été, lui aussi, froidement accueilli lorsqu'on l'a représenté pour la première fois à Vienne. L'empereur Joseph II dit à Mozart: "Votre opéra est sublime, mais ce n'est pas une pâture qui convienne aux dents de nos Viennois."

"Laissons-leur le temps de mâcher, Sire," répondit le maître immortel.

Un mois après, *Don Juan* fut acclamé.

Je doute fort que le public eût jamais les dents assez solides pour mâcher les œuvres tombées de la plume de Wagner depuis une vingtaine d'années.

Rossini avait un véritable culte pour Mozart.

"Maître, lui demandait-on un jour, que pensez-vous de Beethoven?"

"C'est le premier de tous les musiciens."

"Et Mozart?"

"C'est le seul."